

BALDOMERO FERNÁNDEZ MORENO

POÈMES - POEMAS

Traduction et sélection des poèmes
de MARIE RAMALINGAM
et par CLAUDE COUFFON les poèmes
«Retour», «Paysage»
et «Soixante-dix balcons et pas même une fleur»
Introduction de CLAUDE COUFFON

COLLECTION NADIR

Edité par les soins du Centre Culturel Argentin, Paris.

CHRONOLOGIE

DE L'ŒUVRE POÉTIQUE

- 1886 - Naissance à Buenos Aires.
- 1915 - Publie son premier livre «Las iniciales del misal».
- 1916 - «Intermedio provinciano».
- 1917 - «Ciudad».
- 1918 - «Por el amor y por ella».
- 1919 - «Campo argentino».
- 1920 - «Versos de Negrita».
- 1921 - «Nuevos poemas».
- 1922 - «Canto de amor, de luz, de agua» et «Mil novecientos veintidós».
- 1923 - «El hogar en el campo».
- 1925 - «Aldea española».
- 1926 - «El hijo».
- 1928 - «Décimas» et «Poesía».
- 1929 - «Ultimo cofre de Negrita» et «Sonetos».
- 1931 - «Cuadernillos de verano».
- 1935 - «Dos poemas».
- 1936 - «Romances» et «Seguidillas».
- 1941 - «Ciudad, Pueblo, Campo».
- 1947 - «La mariposa y la viga».
- 1949 - «Parva».
- 1950 - Il meurt à Buenos Aires.

INTRODUCTION

Il est des poèmes qui, à peine écrits et diffusés, se mettent à chanter dans les mémoires. C'est, me semble-t-il, le cas de celui-ci :

*Soixante-dix balcons, oui, sur cette maison,
soixante-dix balcons et pas même une fleur...
Mais qu'arrive-t-il donc, Seigneur, aux locataires?
La haine du parfum? Celle de la couleur?*

Son auteur, Baldomero Fernández Moreno, est né à Buenos Aires le 15 novembre 1886. Sa production littéraire la plus populaire dans son pays se situe entre son premier recueil, *Les initiales du missel*, publié en 1915, et *Village espagnol*, qui vit le jour en 1925. Les thèmes chatoient sous les titres : *Intermède provincial* (1916), *Ville* (1917), *Campagne argentine* (1919), *Chant d'amour, de lumière et d'eau* (1922), *Mil neuf cent vingt-deux...*

L'homme qui écrit alors est médecin. Issu de parents espagnols émigrés en Argentine, il a passé une partie de son enfance en Espagne dans une grande maison familiale au bord de la mer Cantabrique, à Bárcena, dans la province de Santander, et fait ses humanités à Madrid, avant de regagner Buenos Aires avec sa famille, en 1899. Bachelier, il s'est inscrit à la Faculté de Médecine de cette ville en 1905 et, depuis 1912, exerce son métier dans les plaines et les villages de la région de Buenos Aires et aux confins de la pampa. Ce qu'il exprime dans ses poèmes c'est la vie lente et calme des campagnes qu'il connaît bien, la solitude souvent oppressante qui est la sienne dans le petit bourg de Chascomús où il s'est fixé, le charme fugace d'un crépus-

cule ou d'une nuit sur la lagune, les bruits et les rumeurs des champs ou de la rue dans cette ambiance rurale et qui n'est pas sans rappeler celle qu'évoquait en France son aîné, le bucolique Francis Jammes. Comme le poète d'Orthez et d'Hasparren, Baldomero Fernández Moreno aime les humbles spectacles des jours et des saisons, les êtres et les bêtes sans histoire, les petits riens de l'existence qu'il transfigure comme lui avec tendresse et ingénuité dans une versification familière. Parfois, il s'évade jusqu'à la capitale, et Buenos Aires avec ses porches aériens et ses patios de marbre aux brasées de fougères, ses façades sans fleurs et ses trottoirs envahis par une foule bruyante et bigarrée, ses clubs sociaux plus mondains que cultivés et ses marins dans les tripots, lui arrache des compositions acérées, qu'il décoche comme des flèches rageuses ou ironiques.

On le sent dès l'abord: Fernández Moreno est le poète de l'Argentine. Mais quelle Argentine? Certainement pas cette nation traditionnelle et traditionaliste dont les racines s'abreuvent à un lointain passé qui commence avec la conquête et la colonisation espagnoles et qui regarde le présent en conservant dans l'écrin de la mémoire l'histoire entière du pays. Une Argentine qui avait inspiré et inspirait encore avec talent le poète Leopoldo Lugones, ou le romancier Ricardo Güiraldes dans son célèbre *Don Segundo Sombra*, vision exemplaire de la pampa. Non, l'Argentine de Fernández Moreno est celle des fils et petits-fils d'immigrants européens venus depuis 1880 associer leurs énergies, leurs efforts et leurs techniques à l'œuvre séculaire des souches anciennes, pour moderniser le pays, mais qui se sentent déjà profondément et irrémédiablement argentins. Ici l'œil est neuf pour observer une vaste patrie en pleine mutation, sans ferveur historique mais avec une intense passion sentimentale. «Lugones, a-t-on écrit¹, est le poète national de la vieille patrie, Fernández Moreno est le poète national de

¹ CÉSAR FERNÁNDEZ MORENO, *La realidad y los papeles*, ed. Aguilar, Madrid, 1967.

la patrie nouvelle (encore que basée sur les vertus raciales espagnoles, qui sont celles de la vieille patrie.)»

L'argentinité, Baldomero Fernández Moreno crut aussi la découvrir dans l'amour, quand il épousa en 1919 Dalmira del Carmen López Osornio, qui devait devenir la Negrita de ses poèmes. Cette femme aux «yeux impénétrables et aux seins de cristal» qu'il chanta tantôt romantiquement et tantôt dans le plus secret de son intimité, remplit de sa chaude présence *Pour l'amour et pour elle* (1918), *Vers de Negrita* (1920) et *Mil neuf cent vingt-deux*:

*Je veux de mes baisers épuiser tes viscères
et vivre au plus profond de toi avec mes sens...*

De cette union un enfant allait naître la même année: César, le futur poète d'*Argentin jusqu'à la mort*². Il précéda deux frères et deux sœurs: Dalmira et Ariel — morts en bas âge —, Manrique et Clara. César fut observé et raconté dans *Le fils* (1926). A l'heure de la sieste, par exemple:

*Dans mon demi-sommeil j'entends tes jeux bruyants,
le soleil, je le sais, resplendit au jardin.
Réveillé maintenant, je pense avec tristesse
que tu jouerais ainsi même si j'étais mort.*

Chez Baldomero Fernández Moreno le ton peut être émerveillé ou nostalgique, grave ou primesautier, la structure poétique reste simple, l'écriture claire et sobre. Les érudits rappelleront qu'il fut le fondateur du *sencilismo*, un terme sans équivalent en français et que l'on pourrait traduire littéralement par *simplicisme*. J'ai parlé tout à l'heure de Francis Jammes. Le «simplicisme» présente en fait bien des points communs avec le «jammisme», qui ré-

² *Argentino hasta la muerte*, Buenos Aires, 1963. Traduction française de Claude Couffon, éd. Pierre-Jean Oswald, 1969.

clamait pour le poète le droit de tout faire passer dans ses vers, même et surtout les choses apparemment les plus triviales. Le «simplicisme» de Fernández Moreno présentait trois constantes ou volontés, d'ailleurs complémentaires. La première commandait de reproduire dans le poème la réalité environnante, si pauvre fût-elle, en réduisant au besoin l'expression à quelques images, la composition à quelques vers dépouillés de tout lyrisme. Comme dans ce bref *Paysage*:

*Ocre, au fil de ses traces le chemin
sépare, opaque, les champs emblavés...
Au loin, la marguerite d'un moulin.*

La seconde révélait le souci de privilégier entre tous les thèmes les petits faits, les banalités de la vie quotidienne, sources de joies ou de tristesses éphémères. Ainsi, ce *Retour nocturne*, magnifié pourtant par la délicate palette impressionniste du poète:

*Lentement nous sommes allés
à la lagune, mes amies.*

*Les tissus de vos robes claires
ornaient la rive de festons.*

*Violette était l'eau devant nous
et blanche la lune au-dessus.*

*Au retour vous avez parlé:
— J'ai les mains froides, disait l'une...*

*— Mes tresses mouillées, disait l'autre.
J'étais distrait, mais j'entendais.*

Enfin, le «simplicisme» prétendait n'écarter aucun motif, ne repousser aucun sujet offert par le réel mais que la pudeur ou les tabous de l'esthétisme voudraient taire comme indécentes ou par trop prosaïques. Le *Sonnet de*

tes viscères, inspiré par le corps de Negrita est, à ce point de vue, on ne peut plus révélateur:

*Je chante la douce moelle de tes os,
la lymphe dont s'imbibent tes tissus,
l'âcre odeur organique qui s'exhale de toi...³*

En 1924, Fernández Moreno décidait d'abandonner les chemins et les lieux que sa profession lui avait rendus familiers pour s'installer définitivement à Buenos Aires. «Disposé à être pauvre jusqu'au bout, mais en paix avec sa conscience», il renonça à la médecine et se consacra à l'enseignement et à la littérature. Il collabora aux journaux et aux revues et reçut les plus hautes récompenses littéraires de son pays: le Prix Municipal des Lettres décerné par la ville de Buenos Aires (1925) et le Prix National de Poésie, qui récompensa sa production pour la période 1933-1937. Sa poésie évolua, elle délaissa le «simplicisme» pour exploiter la veine baroque en recourant à des structures plus classiques, énoncées dans les titres des recueils qui parurent alors: *Dizains* (1928), *Sonnets* (1929), *Romances* et *Séguedilles* (1936). A partir de 1937, les premières dépressions et les troubles provoqués par l'insomnie assombrirent sa vision; elle se fit douloureuse, sceptique et souvent frangée d'amertume.

*J'étais comme un brasier
resplendissant,
danse de flammes blanches,
rouges et vertes.
Je suis fumée
une torche tombée
au pied d'un mur*

avait-il constaté déjà dans une des séguedilles de 1936.

³ Sur le *sencillismo* on lira avec intérêt l'étude déjà citée de César Fernández Moreno.

Il mourut à Buenos Aires le 7 juillet 1950. Un an plus tard, on publiait *Pénombre*. Un diamant noir. Son livre le plus significatif de cette dernière période.

CLAUDE COUFFON

POÈMES - POEMAS

INICIAL DE ORO

Nací, hermanos en esta dulce tierra argentina,
pero el primer recuerdo nítido de mi infancia
es éste: una mañana de oro y de neblina,
un camino muy blanco y una calesa rancia.

Luego un portal oscuro de caduca arrogancia
y una abuelita toda temblona y pueblerina,
que me deja en la cara una agreste fragancia
y me dice: ¡El mi nieto, qué caruca más fina! —

Y me llenó las manos de castañas y nueces,
el alma de leyendas, el corazón de preces,
y los labios risueños de un divino hablar.

Un hablar montañés de viejecita bruja
que narra una conseja mientras mueve la aguja.
El mismo que ennoblece, hermanos, mi cantar.

INITIALE D'OR

J'ai vu le jour, ô frères, sur cette douce terre argentine,
mais voici le premier souvenir de mon enfance:
un matin d'or et de brouillard,
une route très blanche et une calèche ancienne.

Puis un portail sombre à l'arrogance antique,
une aïeule tremblotante et toute provinciale,
qui laisse sur mon visage une fragrance champêtre
et me dit: Mon petit fils à moi, que ton minois est fin!

Et elle m'emplit les mains de châtaignes et de noix,
et l'âme, de légendes et le cœur, de prières,
et les lèvres souriantes, d'un parler enchanteur.

Un parler montagnard de vieille petite sorcière
qui me conte une fable tout en maniant l'aiguille.
Celui-là même, ô frères, qui ennoblit mon chant.

HABLA LA MADRE CASTELLANA

Estos hijos — dice ella,
la madre dulce y santa —,
estos hijitos tan desobedientes
que a lo mejor contestan una mala palabra... —

En el regazo tiene
un montón de tiernísimas chauchas
que va quebrando poco a poco
y echando en una cacerola con agua.

— ¡Cómo os acordaréis
cuando yo esté enterrada! —
Tenemos en los ojos
y la ocultamos, una lágrima.

Silencio.
Al quebrarse las chauchas
hacen entre sus dedos
una detonación menudita y simpática.

PAROLES DE LA MÈRE CASTILLANE

Ces enfants — dit-elle,
la douce et sainte mère —,
ces petits enfants si désobéissants
qui pour un peu vous répondent un gros mot...

Elle a dans son giron
un tas de haricots tendres
qu'elle enfile un à un
et jette dans l'eau d'un casserole.

— Quel souvenir vous aurez
lorsque je serai enterrée! —
Nous avons dans les yeux
et la cachons, une larme.

Silence.
Les haricots en se cassant
font entre ses doigts
un crépitement sympathique et léger.

CAMINOS

Huyo, siempre que puedo,
de las frías veredas.

Prefiero los ladrillos
con musgo, en las afueras.

Pero amo, sobre todo,
los senderos de tierra.

Mejor con una que otra
hojita amarillenta.

CHEMINS

Chaque fois que je peux,
je fuis les durs trottoirs.

Je préfère les briques
moussues, hors de la ville.

Mais j'aime, par dessus tout,
les sentiers de terre.

Avec, de préférence
quelque feuille jaunissante.

REGRESO

Hoy fuimos lentamente
a la laguna, amigas.

Vuestros vestidos claros
festonearon la orilla.

Violeta estaba el agua,
blanca la luna arriba.

Al regresar hablabais:
Tengo las manos frías...

— Tengo las trenzas húmedas...
Yo estaba distraído, yo os oía.

RETOUR

Lentement nous sommes allés
à la lagune, mes amis.

Les tissus de vos robes claires
ornaient la rive de festons.

Violette était l'eau devant nous
et blanche la lune au-dessus.

Au retour vous avez parlé:
— J'ai les mains froides, disait l'une...

— Mes tresses mouillées, disait l'autre.
J'étais distrait, mais j'entendais.

(traduit par Claude Couffon)

TABLE DES MATIÈRES

EPOQUE «SENCILLISTA» (1910-1923):

Initiale d'or	pag.	15
Paroles de la mère castillane	»	17
Chemins	»	19
Retour	»	21
Aube	»	23
La rue	»	25
Energie d'une heure du matin	»	27
Sixante-dix balcons et pas même une fleur	»	29
Une étoile	»	31
Voyage	»	33
Crépuscule argentin	»	35
Paysage	»	35
Une lectrice	»	37
A l'os sphénoïde	»	39
Sonnet de tes viscères	»	41
Mil neuf cent vingt-deux	»	43

EPOQUE BAROQUE (1924-1937):

Le papillon et la poutre	»	45
Trafic	»	49
Vie	»	51
Dîner	»	53
Berger de vers	»	55

Quelques mots à mes élèves	pag.	59
Romance des émeraudes de Cortés	»	61
Ordres	»	63
Camarade	»	67
A la poésie	»	67
Dizaines à la vie	»	69
Ultime	»	71
Ultimes	»	73

DERNIÈRE ÉPOQUE: PÉNOMBRE (1937-1950):

Cette fois...	»	75
Il n'y a rien...	»	77
Je rêve...	»	79
Jamais tu ne pourras...	»	81
Il faut laisser le temps...	»	83
Chanson de lune	»	85
Le poète	»	87
La nuit	»	89
Hexasyllabes du Casino	»	91
Parc Lezama	»	99
Multitude	»	103
Crépuscule	»	105
Le faucheur	»	107
A un chêne rouvre	»	109

Acbevé d'imprimer
dans la Tipo-Litografia Armena
San Lazzaro degli Armeni
Venezia
au mois de décembre 1982

La Collection Nadir, consacrée à la diffusion des poètes argentins, est créée et dirigée par Abel Posse.

Sans valeur commerciale.

· Couverture de Silvia Maddonni.